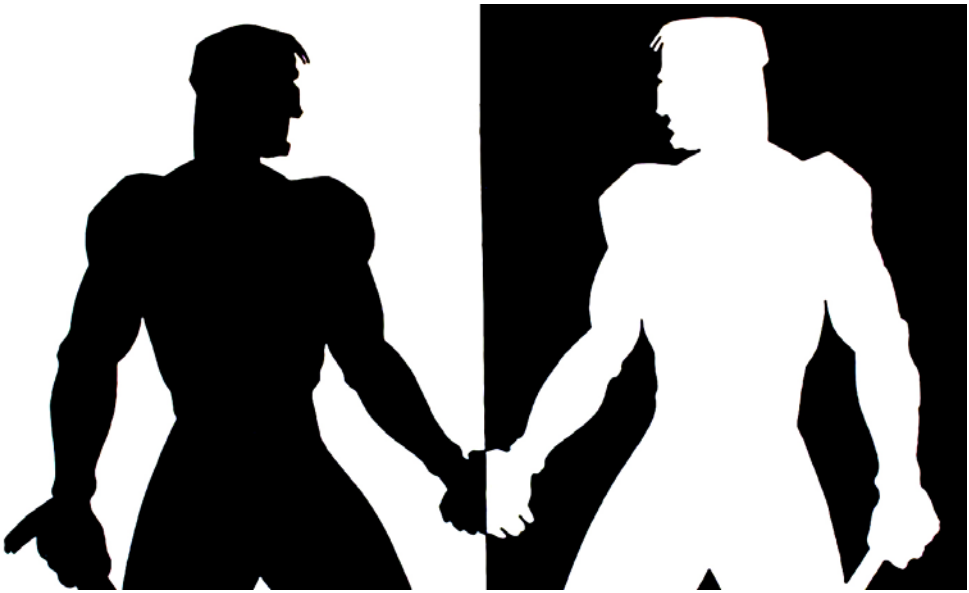
TAMASA présente

1918



L'ARMISTICE

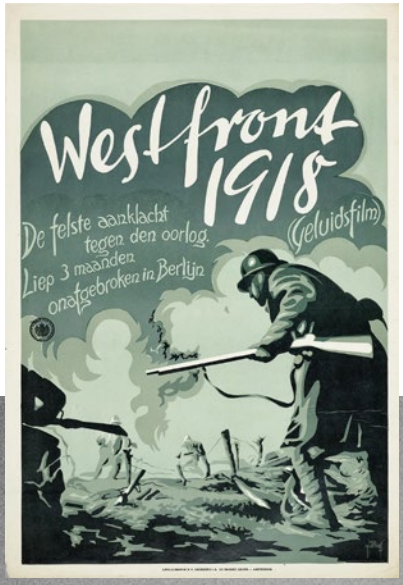
Premier grand traumatisme du XXème siècle, la « Grande Guerre » aura marqué par sa démesure. Le 11 novembre 1918, Allemagne et France signaient l'Armistice, laissant les germes d'un conflit futur.

A travers cinq grands films en versions restaurées, le cinéma décrypte toutes les aberrations et contradictions de ce conflit meurtrier.

Quatre de l'infanterie nous montre la détresse « en miroir » des soldats Français et Allemands, tandis qu'un autre film de Georg Wilhelm Pabst, **La tragédie de la mine**, nous parle de réconciliation. **Johnny Got His Gun** affiche l'inconséquence et la cruauté d'une hiérarchie qui a perdu tout sens de l'humanisme. Dans **Capitaine Conan**, Bertrand Tavernier peint l'impensable dérive d'un officier « fou de guerre », et dans **La vie et rien d'autre** évoque la mémoire et l'oubli.

Cinq films qui vont brosser un portrait complet et sans concession d'une guerre sans fin et sans limite jusqu'à ce 11 novembre 1918.

1 chair à canon



QUATRE DE L'INFANTERIE

UN FILM DE G.W. PABST

SYNOPSIS

Sur le « front de l'ouest » en 1918, trois amis, dans une unité allemande au repos, font la cour à la petite française Madeleine. L'étudiant Hans fait sa conquête mais il faut monter en ligne. Son ami Karl part en permission, et trouve à l'arrière une population affamée et une épouse qui le trompe bien plus par fatalité que par vice. Quand il revient au front, les Français ont attaqué, Hans a été tué, Madeleine évacuée. Karl et son ami bavarois mourront à leur tour tandis qu'on ramène, hurlant, leur grand diable de lieutenant que le massacre a rendu fou.

Ce film de G. W. Pabst dénonçait la guerre, en 1930, avec des arguments qui, point par point, gardent aujourd'hui leur force. Le réquisitoire se développe sur deux thèmes : horrible condition du fantassin de première ligne, malentendus qui dans un même pays, en l'occurrence l'Allemagne, opposent l'avant et l'arrière.

Le permissionnaire arrive sans s'annoncer et découvre son infortune conjugale. En même temps, il recueille les jérémiades civiles : « Eux, les combattants, ils ne s'en font pas. Ils ne se rendent pas compte. Quand allez-vous cesser de vous battre ? Tu es resté absent trop longtemps. »

Car aux désastres de la guerre vous pouvez ajouter en toute certitude les injustices de la guerre…

Cette partie du film, Pabst l'a composée avec une minutie remarquable. Il fait état de tous les griefs réciproques. Il n'omet aucun détail. Et la plainte à deux voix, qui dresse les uns contre les autres soldats et citoyens malheureux, forme un chœur déchirant.

La scène où, la permission terminée, le mari quitte la femme infidèle, refuse de l'embrasser, hésite pourtant mais reste ferme dans son « verdict » est un modèle de sobre émotion.

L'action guerre, Pabst la résume ainsi : boue universelle, militaires piétinant la boue, cadavres couverts de boue. Pilonnage incessant. Je ne crois pas qu'aucun film ait mieux traduit le cauchemar, l'obsession du feu d'artillerie qui ne veut pas s'arrêter et qui, parfois, comble d'horreur, se trompe de cible !

Et jamais une période déclamatoire dans la description de cet enfer…

Louis Chauvet

FICHE TECHNIQUE

Quatre de l'infanterie - Westfront 1918

Réalisation **Georg Wilhelm PABST**

Scénario **Ladislaus VAJDA**

d'après le roman **« Vier von der Infanterie »** d'**Ernst JOHANNSEN**

Image **Charles MÉTAIN** & **Fritz Arno WAGNER**

Musique **Alexander LASZLO**

Montage **Jean OSER**

Décors **Ernö METZNER**

Production **BAVARIA FILM, NERO-FILM AG**

Allemagne - 1930 - 1h35 - N&B - VOSTF - DCP Version restaurée - Visa 31745

INTERPRÈTES

Gustav DIESSL Karl
Hans-Joachim MOEBIS l'étudiant
Fritz KAMPERS le Bavarois
Claus CLAUSEN le lieutenant
Jackie MONNIER Yvette
Hanna HOESSRICH la femme de Karl
Else HELLER la mère de Karl

2 fous de guerre

CAPITAINE CONAN

UN FILM DE BERTRAND TAVERNIER

SYNOPSIS

Les Balkans, septembre 1918. La prise du Mont Sokol est la dernière grande bataille de la guerre, précipitant la reddition de la Bulgarie et offrant à l'armée d'Orient sous le commandement de Franchet d'Espèrey, sa première victoire décisive...

A la tête d'une cinquantaine de soldats héroïques, sortis pour la plupart des prisons militaires, Conan bataille à la manière des Sioux et fait trembler les secteurs ennemis. Avec ses « nettoyeurs de tranchées », c'est au couteau qu'il y va : « On lui voyait le blanc des yeux au frère et on le crevait en foutant la verte à tout le régiment... »

Conan méprise l'armée régulière et les officiers d'active, ceux qu'il appelle des « soldats », alors qu'il se considère, lui, comme un « guerrier ». Il n'a d'estime que pour De Scève, noble ayant tourné le dos à ses privilèges pour s'engager dans l'infanterie, et d'amitié pour Norbert, jeune licencié en Lettres, dont il apprécie la droiture et la morale.

L'armistice est signé en France, mais seule l'armée d'Orient n'est pas démobilisée. Elle reste en état de guerre. Casernés dans Bucarest, en pays allié, les soldats sèment le désordre, allant jusqu'au pillage et au meurtre. Norbert, nommé commissaire-rapporteur, fidèle à ses convictions, a la délicate mission d'arrêter et de faire condamner les coupables. Les hommes de Conan sont évidemment les premiers suspects ; malgré la fureur de Conan qui les défend envers et contre tout, Norbert fera son devoir. Les deux amis vont s'opposer, se séparer, se retrouver aussi de manière inattendue, quand Conan va prendre auprès de De Scève, qui veut le faire fusiller, la défense d'un jeune soldat accusé de désertion ...

Avec le premier conflit mondial, la guerre a franchi des seuils de violence sans précédent : les conséquences en ont été déterminantes pour tout le reste du XXème siècle. C'est cette violence nouvelle, dans laquelle ont été immergés un nombre d'hommes jamais égalé, que nous montre Bertrand TAVERNIER. Il le fait à travers le cas de soldats oubliés : ceux de l'armée d'Orient, que l'on suit depuis leur offensive finale de 1918 jusque dans l'interminable pourrissement du « ni guerre-ni paix » dans lequel ces hommes démunis de tout se sont trouvés englués, bien après que l'heure de la démobilisation ait sonné sur le front occidental.

Mais le film dépasse - et de très loin - le cas spécifique de ces soldats perdus. C'est leur violence, cette violence dans laquelle ils ont été immergés, à laquelle ils ont dû consentir, et qu'un certain nombre d'entre eux ont finalement prise en charge, qui est le vrai sujet du film. Pas n'importe quelle violence. Pas celle des bombardements et des mitraillages anonymes, caractéristiques de la guerre de 1914-1918, où on ne sait qui l'on tue et qui vous tue. Mais l'autre violence, déjà cachée pendant la guerre, refoulée ensuite, niée parfois par les vétérans eux-mêmes parce qu'il fallait pouvoir vivre avec le traumatisme : la violence personnelle, le corps à corps, le combat d'homme à homme avec les armes des tueurs.

On touche ici à l'indicible : au plaisir de la brutalité extrême, à la jouissance sauvage de la mort donnée de très près.

Quand les normes les plus fondamentales ont été transgressées comme ce fut le cas entre 1914 et 1918, et en particulier sur ce front d'Orient où les techniques de « coup de main » sont restées jusqu'au bout à l'ordre du jour, est-il possible de faire marche arrière ? Les hommes qui ont infligé cette violence extrême, et qui sans qu'ils le sachent en sont en réalité les victimes, peuvent-ils revenir aux normes ? Non, répond Conan, qui a été trop loin dans la brutalité de guerre pour être capable d'un tel retour, et le sait. Oui, répond Norbert, pour qui le retour aux normes est une obligation morale, et qui croit possible de refouler l'anomie suscitée par la guerre totale.

A travers ce débat, Bertrand TAVERNIER aborde des réalités historiques très largement occultées. Et il pose une série de questions décisives qui continuent de tourmenter ce siècle qui s'achève : y a-t-il un après-guerre pour ceux que la guerre a conduit trop loin dans son brasier ? Peut-on sortir de la guerre ? Peut-on en revenir ?

Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, historien

FICHE TECHNIQUE

Capitaine Conan

Mise en scène **Bertrand TAVERNIER**

Producteurs **Alain SARDE et Frédéric BOURBOULON**

Scénario **Jean COSMOS et Bertrand TAVERNIER**

Image **Alain CHOQUART**

Musique originale **Oswald D'ANDREA**

Décors **Guy-Claude FRANÇOIS**

Costumes **Jacqueline MOREAU et Agnès EVEIN**

Montage **Luce GRUNENWALDT, Laure BLANCHERIE et Khadicha BARIHA-SIMSOLO**

César du Meilleur Acteur **Philippe TORRETON**
César du Meilleur réalisateur **Bertrand TAVERNIER**

France - 1995 - 2h07 - Couleur - DCP V. reataurée - Visa 87560 - © Studiocanal

INTERPRÈTES

Philippe TORRETON Conan
Samuel LE BIHAN Norbert
Bernard LE COQ De Scève
Catherine RICH Madeleine Erlane
Claude RICH Général Pitard de Lauzier
François BERLÉAND le commandant Bouvier
Frédéric DIEFENTHAL le sergent à la gare de Bucarest
Claude BROSSET, Pierre VAL, André FALCON

3 une hiérarchie inhumaine

JOHNNY GOT HIS GUN

UN FILM DE DALTON TRUMBO

SYNOPSIS

Le dernier jour de la Première Guerre Mondiale, Joe Bonham est gravement mutilé par un obus : manchot, cul-de-jatte, muet, aveugle, il est devenu un objet recouvert de pansements, considéré comme incapable de penser ou de sentir, mais que les médecins soignent avec attention pour faire progresser la science.

En fait, Joe pense et se souvient de sa vie que des flashes-back en couleurs retracent. Quelques rares dialogues coupent le monologue en voix off de Johnny qui veut comprendre ce qui lui est arrivé et ce qui lui arrive.

Une jeune infirmière parvient à communiquer avec lui.

Il pense à utiliser le morse pour se faire comprendre des médecins qui ne lui accorderont pas la mort qu'il réclame.

La Première Guerre Mondiale commença dans une atmosphère de kermesse estivale, tout en jupes bouffantes et épaulettes dorées. Des millions de spectateurs applaudissaient sur les trottoirs au passage d'altesses impériales empanachées, de princes sérénissimes, de maréchaux qui défilaient dans les capitales d'Europe à la tête de leurs légions étincelantes.

Ce fut une époque de générosité, une période de gloriole, de fanfares, de poèmes, de chansons, d'innocentes prières. Ce fut un mois d'août haletant, palpitant de nuits prénuptiales passées par de jeunes officiers distingués auprès de compagnes qu'ils quittaient à tout jamais. Un régiment écossais, précédé de quarante joueurs de cornemuse enjuponnés qui faisaient retentir à coeur joie leur musique aiguë au bénéfice des mitrailleuses, fut fauché dès sa première bataille.

Neuf millions de cadavres plus tard, quand les fanfares s'arrêtèrent et que les altesses sérénissimes commencèrent à s'éclipser, les notes plaintives des cornemuses n'eurent plus jamais tout à fait le même son.

Ce fut la dernière des guerres romantiques ; et *Johnny Got his Gun* fut probable-

ment le dernier roman américain écrit à ce sujet avant que se préparât un événement tout à fait différent appelé la Seconde Guerre Mondiale.

Si les morts ne représentent rien pour nous, sauf pendant le weekend du « Memorial Day » que dire de nos 300.000 blessés ? Sait-on où ils se trouvent ? Ce qu'ils ressentent ? Combien ils ont perdu au total de bras, de jambes, d'oreilles, de nez, de bouches, de visages, de pénis ? Combien d'entre eux restent sourds, muets, aveugles ou les trois à la fois ? Combien d'entre eux végètent en silence jusqu'à leur dernier souffle dans de petites chambres obscures et secrètes ?

Cela nous fait combien au juste de morts vivants ? Nous ne le savons pas. Nous ne le demandons pas. Nous les évitons, nous détournons d'eux les yeux et les oreilles. « Pourquoi regarder, est-ce que c'est de ma faute ? C'est notre faute, bien sûr, mais peu importe. Le temps presse. La mort nous attend, nous aussi. Il nous faut poursuivre un rêve, tâche ardue entre toutes, il nous faut partir à la recherche de notre rêve et le trouver avant que la lumière s'éteigne ».

Dalton Trumbo

FICHE TECHNIQUE

Johnny Got his Gun

Réalisation et scénario **Dalton TRUMBO**

Producteur **Bruce CAMPBELL**

Chef-opérateur **Jules BRENNER**

Musique **Jerry FIELDING**

Montage **Millie MOORE**

Décors **George R. NELSON** & **Robert SIGNORELLI**

Costumes **Theorora VAN RUNKLE**

Festival de Cannes 1971 **Grand Prix du Jury**

1972-110 minutes - 35 mm - NB et Couleur - DCP version restaurée - Visa 39297

INTERPRÈTES

Timothy BOTTOMS Joe Bonham
Kathy FIELDS Kareen
Marsha HUNT La Mère
Jason ROBARDS Le Père
Donald SUTHERLAND Le Christ
Diane VARSI L'Infirmière

4 la réconciliation

LA TRAGÉDIE DE LA MINE

UN FILM DE G.W. PABST

SYNOPSIS

Dans une exploitation minière de la frontière, une explosion de grisou provoque un incendie qui fait de nombreuses victimes parmi les ouvriers surpris en plein travail. Les secours s'organisent, une équipe de mineurs allemands franchit la frontière et vient prêter main-forte aux sauveteurs. Et les efforts réunis de tous ces braves réussissent à triompher des éléments et à sauver des vies humaines.

La tragique horreur de la catastrophe, le courage des sauveteurs risquant leur existence pour retirer des décombres leurs camarades blessés, autant de tableaux brossés de main de maître où le pittoresque et le réalisme des détails souligne l'obscur dévouement des mineurs rivés à leur tâche et met en relief la profonde humanité qui, sans distinction d'origine, dresse les mineurs des deux pays contre leur ennemi commun : les gaz de la mine.

Le film de la réconciliation

Une douzaine d'années après la fin de la Première Guerre Mondiale, les préjugés nationaux entre les deux pays sont encore très élevés. Avec une imagerie extrêmement réaliste et un dialogue rigoureux entre les Allemands et les Français dans leurs langues propres, *La Tragédie de la mine* représente un appel ardent à la réconciliation. Le réalisateur, marqué « Pabst Rouge » pour la veine pacifiste du film et son idiome socialiste, dresse un portrait sceptique de l'avenir politique - tandis que les mineurs se délectent de leur solidarité internationale et rêvent de socialisation (« le charbon appartient à nous tous ! »). D'un commun accord, les organes de l'Etat des deux pays rétablissent les conditions de séparation précédentes, « l'ordre doit prévaloir ! ».

Berlinale 2015

Le scénario est inspiré par un fait divers historique. En 1906, au moment de la catastrophe de Courrières, des mineurs allemands étaient venus de Westphalie au secours des mineurs français en difficulté. Mais la signification de cette histoire, située et tournée en 1931, est différente. A l'idée de la solidarité ouvrière s'ajoute celle d'une fraternité franco-allemande, douze ans après 1918 et la défaite de l'Allemagne. La traduction du titre allemand, « Camaraderie », en rend d'ailleurs bien compte.

Pabst ne sacrifie guère aux attraits spectaculaires du coup de grisou et de la catastrophe minière. Il introduit un débat idéaliste sur l'union nécessaire des peuples français et allemand. Son film fut, autant pour cela que pour le réalisme du style (scènes quasi documentaires même dans la reconstitution en studio du fond de la mine, comédiens parlant leurs langues respectives), un événement dans l'histoire du cinéma européen d'alors.

Jacques Siclier

FICHE TECHNIQUE

La tragédie de la mine - Kameradschaft

Réalisateur **Georg WILHELM PABST**

Scénario **Ladislaus VAJDA, Karl OTTEN, Peter Martin LAMPEL**

d'après une histoire de **Karl OTTEN**

Directeurs de la photographie **Fritz Arno WAGNER, Robert BABERSKE**

Montage **Hans OSER**

Musique **G. von RIGELIUS**

Son **Adolf JANSEN**

Décors **Ernö METZNER, Karl VOLLBRECHT**

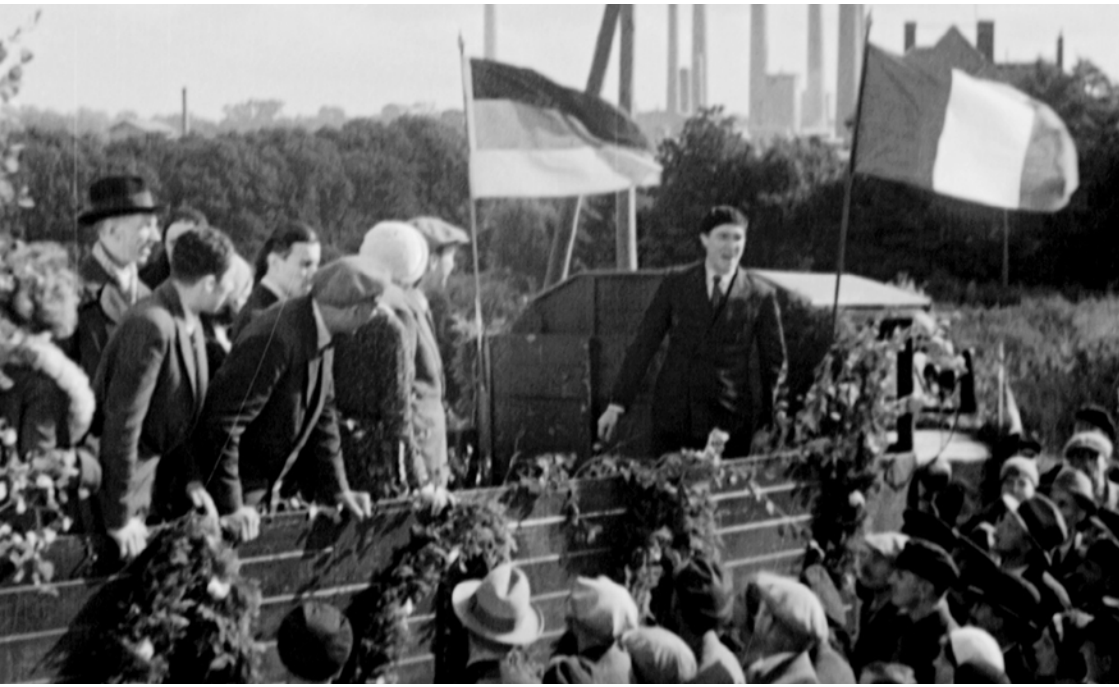
Producteur **Seymour NEBENZAHL**

Production **NERO-FILM**

Allemagne/France - 1931 - 1h30 - NB - VOSTF - DCP 2K restauré - Visa 19555

INTERPRÈTES

Alexander GRANACH Kasper
Fritz KAMPERS Wilderer
Daniel MENDAILLE Jean Leclerc
Ernst BUSCH Wittkopp
Elisabeth WENDT Frau Anna Wittkopp
Gustav PÜTTJER Kaplan
Oskar HÖCKER Obersteiger
Hélèna MANSON Rose
Andrée DUCRET Françoise
Alex BERNARD le vieux mineur



5 la mémoire ou l’oubli

LA VIE ET RIEN D'AUTRE

UN FILM DE BERTRAND TAVERNIER

1920. La seconde manche du suicide européen dont il ne reste à disputer que la belle est achevée depuis 2 ans. La France, détruite sur un quart de son territoire, panse ses plaies dans une fête travailleuse qui a pour décor l'immense chantier de la reconstruction. Partout, les survivants s'activent, s'acharnent à oublier quatre années de cauchemar et y réussissent.

Dans ce climat, deux jeunes femmes, d'origines sociales très différentes, poursuivent un même but, retrouver l'homme qu'elles aiment et qui a disparu dans la tourmente. Pour l'une, Irène, citadine et bourgeoise, c'est le mari qui fait l'objet de la recherche. Pour l'autre, Alice, provinciale plus modeste, c'est le fiancé. Et leur enquête, tout naturellement, les conduit à la même source d'information, le commandant Dellaplane, Chef du Bureau de Recherche et d'Identification des Militaires Tués ou Disparus. Dans le même temps, la nation met en place le processus qui désignera aux générations futures celui qui aujourd'hui dort encore sous l'Arc de Triomphe, le Soldat Inconnu.

Du 6 au 10 novembre 1920, Irène, Alice, le Commandant se croisent, s'affrontent et finalement « s'apprennent ». A Grezancourt notamment, où l'armée, dans des conditions difficiles exhume et inventorie ce qui subsiste d'un train sanitaire, détruit par explosion, sous un tunnel devenu tombeau. Brassage des familles endeuillées, venues de toutes les provinces, et mêlées à des militaires auxquels la jeunesse met toujours une chanson à la bouche, une malice dans l'oeil au passage des filles.

Cependant, le tunnel est dangereux. Non seulement il s'effondre graduellement, mais encore, au cours de leurs travaux, les soldats du génie découvrent qu'il subsiste des caisses d'explosifs et de gaz toxiques qui menacent à tout moment de provoquer une catastrophe. Dellaplane ayant payé de sa personne pour sauver un blessé, décide la fermeture du chantier.

Irène se résigne. Elle voit dans cette fermeture un arrêt du destin. Trop de signes, ajoutés à une certaine lassitude du coeur, la convainquent qu'elle est au terme de ses recherches. François est mort. Elle va repartir vers son existence mondaine et facile, finalement allégée de cette quête qui n'était plus que l'accomplissement d'un devoir sacré.

Dellaplane est fasciné par la vitalité de la jeune femme. Au cours des quelques heures qui leur restent à passer ensemble, sans se déclarer vraiment, il la poursuit de ses attentions, lui livre ses amertumes, l'attendrit par ses maladresses mêmes. En fait, il l'intéresse et la trouble. Aussi provoque-t-elle Dellaplane, auquel elle offre non l'aventure qui les avilirait mais la passion et la vie ; toute la vie à tenter ensemble, rien de moins et rien d'autre...

La Vie et rien d'autre n'est pas un film de guerre. C'est un film sur les conséquences de la guerre, sur la manière dont un pays réapprend la paix. Dans l'histoire, les conséquences sont souvent plus intéressantes que les faits, du moins à mes yeux, parce qu'on en parle moins. Au départ, ce qui m'a fasciné, c'est le nombre des disparus : trois cent mille. L'équivalent de l'armée française actuelle ! Trois cent mille soldats dont on ne pouvait dire exactement ce qu'ils étaient devenus. Cela a fait l'objet de la plus vaste enquête de l'Histoire, parce que ces disparus posaient à la nation des questions juridiques vitales de mariage, d'héritage… Sans compter, bien sûr, les drames personnels. Celte époque a largement conditionné la suite de notre histoire, politique, sociale, culturelle. Tels sont nés le pacifisme, le nationalisme, le surréalisme… Je voulais montrer comment l'âme des gens avait été marquée par la guerre. Et un sujet plus anecdotique de l'époque me passionnait également : le choix du Soldat inconnu.

Bertrand Tavernier

Malgré les valeurs et les événements qu'il brasse, *La Vie et rien d'autre* n'a rien d'emphatique ou de sentencieux. C'est par petites touches que s'impose un état des lieux saisissant de vérité. Là, c'est, sur une plage, une bonne soeur apprenant à un soldat unijambiste à monter à cheval. Ici, ce sont deux médiocres édiles réclamant deux cadavres étrangers, afin que leur village ait, lui aussi, son monument aux morts.

Par-dessus la dénonciation de l'horreur et de la bêtise, *La Vie et rien d'autre* affiche une lucide et sereine confiance en l'avenir. Et, derrière ce titre un tantinet « lelouchien », on peut retrouver cette pensée de Prévert : « il ne faut pas de tout pour faire un monde. Il faut du bonheur et rien d'autre. »

Gilles Le Morvan

FICHE TECHNIQUE

La vie et rien d'autre

Mise en scène **Bertrand TAVERNIER**

Scénario original et adaptation **Jean COSMOS** et **Bertrand TAVERNIER**

Dialogues **Jean COSMOS**

Musique **Oswald D'ANDRÉA**

Image **Bruno DE KEYZER**

Décors **Guy-Claude FRANÇOIS**

Costumes **Jacqueline MOREAU**

Montage **Armand PSENNY**

Cameraman **Alain CHOQUART**

Producteurs exécutifs **Frédéric BOURBOULON** et **Albert PRÉVOST**

1988 - 2h14 - Couleur - Scope - Dolby SR - DCP - Visa 68621

INTERPRÈTES

Philippe NOIRET Dellaplane
Sabine AZÉMA Irène
Pascale VIGNAL Alice
Maurice BARRIER Mercadot
François PERROT Perrin
Jean-Pol DUBOIS André
Daniel RUSSO Lieutenant Trevise
Michel DUCHAUSSOY Général Villerieux

TAMASA

5 rue de Charonne - 75011 Paris - T. 01 43 59 01 01

www.tamasa-cinema.com